

Philippe Druillet

Le druide du futur

Grand prix de la ville d'Angoulême en 1988, Philippe Druillet n'est pas seulement un grand nom de la bande dessinée.

Ce touche-à-tout est devenu au fil des ans un de nos artistes les plus importants. Longtemps habité par un sombre passé familial, cet être sensible que la vie n'a pas épargné se révèle surtout un incroyable personnage.

Le 15 mars dernier, le dessinateur Philippe Druillet n'était pas présent à l'enterrement de son vieil ami Jean Giraud, également connu sous le nom de Moebius, avec qui il créa le magazine *Métal Hurlant* et les éditions *Les Humanoïdes associés* qui, à l'aube des années 80, ont imposé la science-fiction en France. Une semaine plus tôt il n'était pas non plus à celui de Gloria Campana, la réalisatrice de documentaires remarqués sur Serge Klarsfeld, Serge Rezvani ou Enki Bilal. Philippe Druillet en a marre de la mort et il s'est juré de ne plus assister à aucun enterrement. Pas même le sien.

LE SURVIVANT

Philippe Druillet est un survivant. La Grande Faux a toujours été sa « meilleure ennemie » et il n'a eu de cesse de la combattre tout au long de ces années. Il a survécu à la mort de sa première femme Nicole, en 1976, dont il a tiré *La Nuit*, un album crépusculaire, sombre et tourmenté, puis à celle de

son scénariste Jacques Lob, avec qui il avait entamé en 1987 la suite de *Delirius*, l'opus qui les a fait connaître et qui, 25 ans après, vient enfin de paraître chez Drugstore. Il a survécu à l'alcool et à l'amour, aux années de défonce qui l'ont vu essayer à peu près tout ce qui se présentait sur le marché, à la folie qui n'a cessé de rôder autour de sa table de travail où il s'acharnait comme un forcené. Surtout, il a survécu à son enfance. « *Je suis mort à la mort de mon père. J'avais sept ans* » confesse-t-il en me tendant son paquet de cigarettes. Depuis que je l'ai rejoint dans son atelier en mezzanine, en bordure de la gare Montparnasse, il n'a pas cessé de fumer et c'est à travers d'épaisses volutes que je découvre l'antre de cet artiste inclassable aujourd'hui âgé de 66 ans. « *J'ai l'âge de Mick Jagger, tu vois un peu le truc !* »

Chargé de photos et de tableaux, de masques africains, de couvertures d'albums encadrées, de chandeliers et de chevaliers noirs, le lieu ressemble à son propriétaire et à son univers graphique. La longue table habillée de cuir et de marqueterie, avec ses hauts fauteuils aux dossiers triangulaires, semble



DRUILLET À FLARAN

À l'occasion du 20^e anniversaire du festival de BD d'Eauze, l'abbaye de Flaran a consacré, durant l'été 2011, une grande rétrospective à Philippe Druillet. L'artiste a fait don à l'abbaye de la trentaine de planches originales, des nus et de la quinzaine d'objets emblématiques qui y étaient rassemblés et ces œuvres sont aujourd'hui toujours exposées.

tout droit sortie d'une des aventures de Lone Sloane, son héros intergalactique. La tête de rhinocéros en résine noire qui la surplombe ou la momie de Rascar Capac à la coiffe de plumes et aux orbites de cristal qui me fait face (et que tous les amoureux d'Hergé et du *Temple du soleil* connaissent) laissent augurer la teneur de cet entretien. Un moment sincère et intense, débarrassé des banalités d'usage.

Longtemps, Druillet s'est tu sur son enfance. Longtemps il a tu le passé de son père et les convictions de sa mère. « *On ne va pas me faire chier toute ma vie avec les conneries de mes parents* » a-t-il objecté durant des années à ceux qui le questionnaient. Aujourd'hui, sur l'insistance d'une journaliste catalane et à l'occasion d'un livre qui vient de paraître sur Céline¹, il a décidé de rouvrir les dossiers archivés à Auch et à Paris. Il en parle désormais sans détours : « *Pendant la guerre, mes parents avaient fait le mauvais choix. Mon père, Victor Druillet, avait combattu les communistes pendant la guerre d'Espagne et était responsable de la Milice dans le Gers pendant*

l'Occupation. Après avoir épousé mon père, ma mère était devenue une fasciste fanatique. Tous deux seront d'ailleurs condamnés à mort par contumace à la Libération... Pour ma part, je suis né le 28 juillet 1944 à Toulouse et, quelques jours plus tard, mes parents ont fui en direction de Sigmaringen. C'est là que mon père rencontra Céline. Il sympathisa avec lui pendant les quelques mois où ils cohabitèrent dans la ville allemande. Par la suite, mes parents ont pu rejoindre l'Espagne où ils ont été protégés par Franco. » Lorsqu'on lui demande pourquoi il a aujourd'hui décidé de lever le voile sur le passé familial, la réponse fuse : « *À 18 ans, j'ai vu les actualités sur l'Occupation à la Cinémathèque et j'ai compris qu'on m'avait menti. J'ai vécu avec des parents fachos qui m'ont trompé pendant des années. Je mets aujourd'hui les choses en place. C'est une manière de rendre leur dignité aux victimes. Je le fais aussi parce qu'on est dans une époque que je pense préfascisante, dans*

un moment fragile de notre histoire, et je crois que la merde, elle peut toujours arriver. » Il est comme ça, Druillet. Vêtu d'une chemise en jean, la main gauche toute baguée de serpents et de têtes de mort, le regard vif et franc derrière ses lunettes à facettes retail-

Dans le Gers, il découvre l'ennui.
Le vrai ennui, créateur de mémoire
et ferment de l'imagination.

lées par lui-même, il vous tutoie d'emblée, parle sans chichis. Le cœur ouvert et la parole libre : « *Pendant toute mon enfance en Espagne, j'ai été élevé dans le culte du maréchal Pétain. Après la mort de mon père en 1952 (il a été enterré avec les honneurs franquistes), je suis rentré en France avec ma mère. Plus tard, quand elle a vu que j'étais de gauche, elle a préféré brûler les documents sur mon père... C'est pour ça qu'il ne me reste que très peu de choses sur cette époque. Il y a une vingtaine d'années,*

1. *D'un Céline l'autre*, recueil de témoignages de David Alliot, Robert Laffont.

elle a même vendu les trois ou quatre lettres que mon père a échangées avec Céline quand celui-ci était en exil au Danemark. Dans l'une d'elles, Céline demandait à mon père : « Comment va votre petit Philippe ? » Avec le recul, je me demande qu'elle aurait été la réaction de Céline en apprenant que le nourrisson qu'il a soigné à Sigmaringen était devenu un dessinateur de science-fiction... »

En passant la frontière, le jeune Druillet apprend très vite que, si en Espagne il était un sale Français, en France il n'est qu'un sale Espagnol. Il aurait pu en concevoir de l'amertume ou de la colère. Au contraire, il en tire une leçon : la seule valeur qui compte c'est le respect de l'autre. De même, il aurait pu oublier ou rejeter ses premières années vécues à Figueras, la ville de Salvador Dali, dont *Le Christ aux pierres volantes* ne cesse de l'impressionner et de le hanter. À l'inverse, il a développé une profonde admiration pour l'architecte catalan Antoni Gaudi et ses architectures flamboyantes. Dans le Gers, la famille s'installe chez son oncle, à Bretagne-d'Armagnac, près d'Eauze. Il découvre la vie à la campagne et l'ennui : « Mais pas cet ennui contemporain, vide de désirs. Le vrai ennui, créateur de mémoire et ferment de l'imagination. » Quand il ne dessine pas des cow-boys et des indiens, il profite de ses longues après-midi solitaires pour se rendre dans les granges voisines où il ne tarde pas à grimper sur les gigantesques machines agricoles, s'installant à leur volant et manipulant leurs leviers comme s'il s'agissait de vaisseaux spatiaux. Philippe rêve, s'invente des mondes. Dessine peut-être déjà dans un coin de sa tête les machines-insectes et les incroyables engins en forme de squelettes métalliques de ses albums à venir. Plus tard, devenu célèbre, il rencontrera Georges Lucas et s'apercevra que le créateur des sagas Star Wars et Indiana Jones a eu une enfance presque comparable dans le ranch familial, chevauchant lui aussi tracteurs et moissonneuses. Leur amitié et de leur longue correspondance tiennent sans doute à ce passé commun.

C'est animé de ces souvenirs qu'il revient dès qu'il le peut dans le département. Il s'y sent chez lui. « Je suis un Gascon pur et dur » affirme-t-il. Le Gers, et plus particulière-

ment la région de Bretagne-d'Armagnac où il possède toujours un atelier chez son neveu, est le berceau de la famille. Il y a ses attaches et ne se lasse pas d'en admirer les ciels. « On pourrait se croire au Maroc, en Espagne. Dans le désert. Les cyprès bleutés font penser à la Toscane ou à l'Ombrie... Le Gers, c'est l'été. Ce n'est ni Saint-Tropez ni Frontera, bien sûr, mais ce pays est animé d'une force tellurique et d'une énergie sexuelle sans égales ! » Après pareille déclaration d'amour, on n'est pas surpris qu'il ait choisi l'an passé d'exposer et surtout de faire don d'une partie du mobilier créé pour la série *Les Rois maudits*, réalisée par Josée Dayan, à l'abbaye cistercienne de Flaran. On peut en particulier y admirer le trône de Philippe le Bel qui s'accorde à merveille avec la beauté et la prestance du lieu.

LE COMBATTANT

Rapidement, la famille quitte les terres du Gers pour la banlieue parisienne, Pantin puis Bobigny. C'est le temps des vaches maigres pour les « immigrés » espagnols. Leurs logements sont sordides. La mère de Druillet se lève tôt pour aller travailler. « J'ai crevé la dalle, j'ai eu froid » se souvient-il. Heureusement, sa grand-mère, qui a trouvé un emploi de concierge, veille sur lui. Adolescent insatiable qui commence à collectionner les livres, il arpente les puces de Saint-Ouen, visite les musées, principalement le Louvre et le musée de l'Homme où il fait ses humanités. Druillet a la rage. C'est un affamé. Il veut tout voir, tout apprendre, tout faire. Il veut sortir de son milieu, s'extraire de





l'enfer familial. Il veut vivre, et pour cela il sait qu'il va falloir qu'il se batte. Alors il se bat. À 16 ans, certificat d'études en poche, il est engagé comme apprenti-photographe et, même s'il doit se contenter des mariages ou de « conneries de ce genre », il en profite pour apprendre le cadre, la lumière. Le soir, il se rend à la Cinémathèque où il enregistre tous les plans de *Métropolis* de Fritz Lang ; il se passionne pour les films muets, apprend par cœur les fiches techniques.

C'est le moment où il rencontre son maître, le dessinateur Jean Boulet, « peintre de la beauté masculine », illustre des textes de Boris Vian ou d'Edgar Poe, mais aussi critique d'art vénérant les films fantastiques ou d'épouvante que l'on peut voir au cinéma *Midi-Minuit* sur les Grands Boulevards. Libataire et foncièrement anticlérical, Jean Boulet s'est lancé dans une quête effrénée du bizarre et de l'interdit, se passionnant pour la sexologie, l'illusionnisme, la magie ou la démonologie. Il initie le jeune Druillet au dessin et à la peinture, lui ouvre l'esprit en lui révélant de nouveaux territoires. La science-fiction agit sur Druillet comme un électro-choc. Il découvre les « Fleuve noir », lit *Démons et merveilles* de Lovecraft, *Barbarella* de Jean-Claude Forest qui devient son meilleur ami, « prend en pleine gueule » l'heroïc fantasy et ne s'en remettra jamais. À 20 ans, il se retrouve au service cinéma des

armées où il est regardé comme un attardé parce qu'il aime le fantastique et la BD. « Il a fallu se battre pour faire comprendre que la bande dessinée n'était pas réservée aux débilés et aux enfants. » René Goscinny, alors directeur de *Pilote*, à qui il montre ses premières planches, les refuse en lui disant : « Je ne peux pas encore passer de pareilles choses mais j'espère qu'un jour je pourrai. » L'époque n'est pas prête à les recevoir, mais qu'importe, Druillet et ses comparses - Gotlib, Mandreka, Gébé, Brétecher - ne vont pas demander la permission et vont se faire une joie de forcer la porte. « Il fallait taper ! Taper fort ! » exulte encore Druillet qui montre ses muscles comme un catcheur sur le ring. En 1966, il sort son premier album, *Le Mystère des abîmes*, où apparaît pour la première fois un personnage qui ne le quittera plus, Lone Sloane, héros intergalactique désespéré qui se bat contre lui-même. « Mon univers est basé sur l'angoisse, la terreur, le doute. C'est l'histoire d'un être humain qui est confronté à une découverte permanente de la métaphysique et qui essaye de recoller les morceaux. Ce n'est rien d'autre, et je sais de quoi je parle. Mais ce n'est pas religieux, les religions me font chier, les sectes encore plus ! Je suis

républicain, démocrate au sens français du terme. » Mai 68, qu'il traverse sans bien comprendre, le voit rejoindre Le Théâtre du Soleil d'Ariane Mouchkine où il joue dans le *Songe d'une nuit d'été*. L'année suivante, son ami Jean Giraud, fameux créateur du Lieutenant Blueberry, le fait enfin entrer à *Pilote*, magazine culte des jeunes dessinateurs. Le Fauve est lâché. Traitant la page comme un écran de cinéma, Druillet explose l'espace, casse le système narratif, envoie balader les petites cases bien rangées. Ses planches ressemblent à des tableaux. À des hallucinations. Comme si Piranèse avait pris de la coke ou qu'Hubert Robert avait peint ses ruines romaines sous amphétamines. Le trait tranche la feuille comme un laser, les couleurs sautent à la figure, les mots giflent le sens commun. Philippe Druillet crayonne comme il vit, à cent à l'heure. En combattant qui n'a peur de rien. En gladiateur qui n'a rien à perdre. « L'art est un combat, ce n'est pas la paix, bien au contraire, mais un combat, un combat avec soi-même et avec les autres. » Déçu par ses relations avec les éditions Dargaud, il s'associe

L'art est un combat, ce n'est pas la paix mais un combat. Avec soi-même et avec les autres.

en 1975 avec Moebius et Jean-Pierre Dionnet pour créer leur propre champ de bataille et fondent *Métal Hurlant*, revue mythique qui impose la culture SF en France. Druillet dessine tout le temps, dort peu. C'est la période de tous les excès. Son époque *Sex pistols*. D'ailleurs il ne se voit pas dessinateur, mais membre d'un groupe de rock graphique. Sa femme meurt brutalement d'un cancer. Nicole était enceinte et les médecins l'ont obligée à avorter. Il sait aujourd'hui que cette grossesse, en agissant sur son métabolisme, aurait pu la sauver : « Quelle bande de salauds ! Ce sont vraiment de belles ordures ! » Druillet éructe, gronde, en colère aujourd'hui comme au premier jour. Cette mort le terrasse. Pendant un an il s'oublie dans la drogue. Puis le géant se relève, reprend ses crayons et



s'installe de nouveau à sa table de travail : « *Je me sentais le droit en tant qu'auteur de BD de faire tout ce que les artistes depuis des siècles ont fait quand un drame terrible leur arrive dans la gueule : un opéra flamboyant et funèbre.* » Celui-ci s'intitule *La Nuit*, son œuvre la plus personnelle, sans doute la plus forte ; et la dédicace de l'album se termine par ces mots qui résonnent terriblement : « *Cadavres futurs, tenez-vous prêts et attachez vos ceintures !... J'apprends à aimer la mort... J'ai du goût...* » Nous ne pourrions pas dire que nous n'avons pas été prévenus.

LE CONQUÉRANT

« *Je ne suis pas entré en art comme on entre à l'usine ! Je me suis toujours remis en question, le doute est pour moi une motivation...* » Druillet est un autodidacte et ne s'en cache pas. Il y puise une grande part de son énergie ; c'est sans doute ce qui le rend aussi libre. À l'aube des années 80, il n'hésite pas à s'attaquer à

Salammbô, le chef-d'œuvre de Flaubert, faisant du personnage de Mâtho un avatar de son propre héros récurrent, Lone Sloane. Il lui faut trois albums pour en venir à bout, trois albums qui ressemblent à un peplum plein de bruit et de fureur. Mais la Carthage de Druillet est aussi futuriste qu'antique et ce révolutionnaire acharné de la bande dessinée ne se contente pas d'aligner des rangées de guerriers en double page ; il expérimente, innove, incrustant même dans les décors des images de synthèse. Suivront dix ans de silence ou presque. « *La BD est une vraie souffrance, c'est un travail de bénédictin ou de forçat, comme tu voudras. Après Salammbô, j'ai fait une décompression totale, j'étais en errance.* » Errance qu'il met à profit pour proposer ses œuvres dans les galeries d'art contemporain. Personne ne veut de lui. Il faudra attendre 1984 et l'initiative de Pierre Cornette de Saint Cyr pour assister enfin à

la première vente exclusivement consacrée à un auteur de BD. Il profite de cette nouvelle reconnaissance pour diversifier encore davantage ses activités : il contribue à la conception du *Wagner Space Opéra* de Rolf Liebermann pour l'Opéra de Paris, crée pour Daum plusieurs pièces en pâte de verre puis conçoit l'esthétique de la station de métro Porte de la Villette. Sur le plan graphique, il se lance dans une série de dessins animés, conçoit de nombreuses affiches de cinéma dont celles de *La Guerre du feu* ou du *Nom de la rose*, réalise *Excalibur*, un clip pour William Sheller, élabore en 1993 *La Bataille de Salammbô*, somptueux spectacle composé d'images de synthèse, de faisceaux laser et d'un diaporama pour la Géode de la Villette à Paris. Et on en oublie ! Druillet a un appétit peu ordinaire, aucun domaine d'expression ne lui semble interdit. « *Il y a chez Philippe une volonté de s'exprimer jusqu'au bout, de transmettre par un moyen ou par un autre* » estime Jean-Michel Nicollet, dessinateur lui aussi et ami de quarante ans. Ce que comprendra très bien Benjamin de Rothschild qu'il rencontrera à l'occasion d'une exposition de ses œuvres à la librairie Papiers Gras à Genève. Le baron, grand collectionneur de BD, qui connaissait Druillet pour ses bandes dessinées de science-fiction gothico-dark, lui lance : « *Toi, tu as une tronche à faire des meubles !* » Cela fait maintenant quinze ans, et les deux lascars

La BD est une vraie souffrance,
c'est un travail de bénédictin
ou de forçat.

ne se sont plus quittés. Durant cet intervalle, il crée le mobilier des banques Rothschild de Lugano puis de Paris où il installe dans la cour un moteur de Concorde transformé en sculpture, décore des villas à Saint Barthélémy, des chalets hôtels à Megève. En tout, plus de 350 pièces en poirier massif avec incrustations. « *Benjamin, c'est le prince qui fait travailler les artistes. Un prince moderne... Jamais je n'aurais pu faire ce mobilier sans lui. C'est important de trouver un mécène*

qui a les moyens, l'intelligence et le talent de percevoir chez l'artiste la possibilité de développer autre chose.» La complicité entre les deux hommes est telle que le baron de Rothschild demande à Druillet de redessiner l'emblème familial afin de l'ancrer dans la modernité : « Les armoiries n'avaient pas changé depuis le début de l'histoire de la famille. J'ai aussi modifié le logo de la banque Edmond de Rothschild. Pas mal pour un fils de concierge, non ? » Aujourd'hui, quand il se rend à Genève, il séjourne tout simplement au château de Pregny, le domaine des Rothschild. De son côté, le fils de concierge vient d'acquérir à Herblay, en bord de Seine, une demeure incroyable de près de 500 mètres carrés, une sorte de folie orientaliste à la Pierre Loti, décorée de céramiques et de moucharabieh, qu'il va enrichir de ses créations. Une folie à la hauteur du personnage. Druillet est un conquérant auquel aucun territoire ne semble interdit. Il n'en a pas pour autant oublié ses origines ; c'est un homme simple, sincère et sympathique qui, après avoir débouché une bouteille de rosé, étale devant moi quelques clichés de sa prochaine demeure. Trinquant avec lui, je ne peux m'empêcher de me dire que Philippe Druillet fait partie de ces êtres qui mériteraient d'avoir plusieurs vies.

LE CHAMANE

Enki Bilal dit de lui qu'il est « la réincarnation d'un architecte égyptien ». Il aurait tout aussi bien pu dire catalan, chinois ou aztèque. Druillet est un artiste métissé. Mi-espagnol mi-français. Nourri d'art arabo-musulman et de comics américains. Admirateur du Greco, de Caravage, de Goya ou de Bacon, mais également des préraphaélites et des symbolistes. Passionné autant par le cinéma expressionniste que par la peinture impressionniste. Fan d'Hendrix ou de Zappa, mais touché au plus profond par les Requiem de Mozart, Fauré ou Verdi. Druillet est un ogre : il se nourrit de tout. Parmi les trois chocs esthétiques qui ont marqué sa formation, avec *La Pieta* de Michel Ange et la rétrospective Turner (« au moment où il devient aveugle, il s'applique à peindre la lumière »),

se trouvent les grottes de Lascaux. Druillet est lui-même un homme des cavernes peignant avec les doigts des bisons ou des taureaux sur les parois de sa grotte : « Je me souviens d'un séjour en Tanzanie. Au bout de quelques jours, je savais distinguer une crotte d'éléphant d'une crotte de buffle, je voyais plus loin, j'entendais mieux. J'ai alors compris que j'étais un lointain enfant de Lascaux. » L'ancestralité, le va-et-vient entre le profane et le sacré sont des thèmes forts chez lui. Il y a du chamane chez cet homme et pas seulement parce qu'il a usé et abusé des psychotropes. Il le dit sans ambages : « Aucune drogue n'a jamais donné le moindre talent à ceux qui n'en ont pas. Ça peut ouvrir des portes, libérer l'esprit, mais rien de plus. » La prescience, cette sorte de divination des mondes à venir que l'on retrouve dans son œuvre peuplée d'architectures et de créatures à la fois archaïques et futuristes, archétypales et visionnaires, est profondément ancrée en lui. Druillet est un druide. Un druide du futur. Obstinément tourné vers l'avenir mais soucieux du présent. « Les hommes politiques devraient lire davantage de science-fiction ! J'ai vu qu'on était en train d'expérimenter des murs d'images pour "habiller" les chambres d'enfant et les divertir. Des auteurs comme Bradbury ou Philip K. Dick ont dit le monde avec 50 ans d'avance. Le terrorisme d'État ou la puissance de la finance, par exemple, ont été annoncés par les romans d'anticipation de Maurice G. Dantec où l'on voit des spéculateurs acheter des pays entiers. » C'est dire que l'époque actuelle ne lui plaît guère. Certains matins, écoutant les infos à la radio, il n'est pas loin de penser que ce qu'il a vécu enfant pourrait se reproduire. « L'histoire, contrairement à ce que le proverbe affirme, repasse parfois le même plat. La société est loin de répondre à la devise inscrite au fronton des mairies. Et il y a plein de choses en ce moment qui ne sentent pas bon... » Il est comme ça, Druillet. L'animal a beau être blessé, fatigué, affaibli par les deuils et la maladie, il n'en continue pas moins de se battre. D'avoir le verbe haut. De multiplier les projets : la sortie de *Delirius II* ; un beau livre consacré aux décors réalisés pour le baron de Rothschild ; une nouvelle aventure cinématographique qu'il tient pour l'heure à garder secrète.

La nuit est tombée. Notre entretien devait être court ; nous sommes restés ensemble plus de trois heures. Druillet n'en finit plus de me faire l'éloge de la nouvelle génération, les Blain, Ferri, Larcenet, Sfar, Lacapelle... qu'il trouve formidables, doués et sympathiques. « On parle de la famille du cinéma mais il s'agit en fait d'un milieu. Dans la bande dessinée, nous formons au contraire une véritable famille : nous nous connaissons et nous nous apprécions tous. » Rien de mieux pour rester vivant et jeune que de s'intéresser aux autres, à la vie en train de se faire. Il y a quelques années, se soumettant à un questionnaire, Philippe Druillet, répondait « Votre faiblesse ? - Les autres ! », « Votre déviance ? - Le plaisir ! », « Votre gourmandise ? - La vie ! », « Votre héros ? J'en ai pas ! Assez de héros ! »

C'est pourtant ainsi qu'il apparaît le lendemain, au Salon du livre, aux yeux du jeune garçon qui accompagne son père venu faire dédicacer un album. Les autres dessinateurs ont depuis longtemps déserté leur place, mais Druillet est toujours là. Une dizaine de personnes attendent encore la griffe du maître. Il n'en a cure : il parle au jeune garçon, l'écoute, le questionne, prend le temps de l'encourager. Je n'entends pas bien ce qu'ils se disent. Cet enfant veut-il lui aussi devenir dessinateur ? Crayonne-t-il dans le secret de sa chambre des cowboys et des indiens ? Des ruines futuristes et des vaisseaux spatiaux ? Ce qui est sûr c'est que Druillet ne lui parle pas en maître ou en héros. Mais en homme tout simplement. En homme de qualité. ■